DESINFECTION.

Nos abonnés hors de la ville peuvent recevoir en toute confiance l'ABEILLE dont chaque numéro, tous les matins, est désinfecté à la Poste par les médecins des Hôpitaux de marine des Etats-Unis.

Mort d'un publiciste allemand.

Guillaume Henri Riehl, publiciste allemand, dont la mort est annoncée dans nos dépêches de ce jour, était né à Bieberich, le 6 mai 1823. Il suivit les cours d'histoire, de philosophie et de théologie dans diverses universités allemandes, principalement à Gressen, et entra en 1845 comme rédacteur au journal de Francfort «Oberpostamts Zeitung». Il passa deux ans après à Heidelberg, rédigea la «Gazette de Carlsruhe» et le «Messager badois», et fonda, en 1848, « la Gazette de Nassau» à Wiesbaden où il fut aussi chargé de la réorganisation du théâtre de la cour. En 1851, il devint rédacteur scientifique et artistique de «l'Allgemeine Zeitung» d'Augsbourg. Appelé, en 1853, par le roi Maxmilien, comme professeur à l'Université de Munich il fut élu, en 1862, membre de l'Académie des sciences de cette ville.

M. Riehl est auteur de nombreux ouvrages souvent réimprimés, parmi lesquels on cite: « la Société bourgeoise »; « Pays et gens»; «la Famille»; Livre de voyage»; ces quatre ouvrages portent le titre général d'«Histoire naturelle du peuple» Histoire de la civilisation»; «Histoires du vieux temps»; « Nouveau livre de nouvelles »; « Etudes de la civilisation de trois siècles»; « Enigmes de la vie»; «Types historiques de la civilisation». Viennent dans un autre ordre: «Musique de chambre», avec une suite: «Nouveaux chants pour musique de chambre»; Types et caractères de musiciens». Enfin parmi ses travaux de publiciste nous mentionnerons: « Le travail allemand»; Propos libres»; D'un coin»; M. Riehl a dirigé l'importante publication «Bavaria», tableau géographique et ethnographique et depuis 1870 l'«Historisches Taschenbuch», fondé par le célèbre de Raumer.

La Toussaint à Paris.

Dans « l'Abeille » de dimanche dernier, on a vu à quel chiffre considérable s'était élevé le nombre des visiteurs aux divers cimetières de la grande capitale, le jour de la Toussaint, cette année. Il n'est pas de fête que les Parisiens célèbrent si religieusement.

Aux tombes célèbres que la foule visite toujours avec curiosité,—comme, au Père-Lachaise, les tombeaux d'Héloïse et d'Abélard, de Musset, de Balzac, de Ney, de Rachel, de Mme Miolan-Carvalho; au cimetière Montmartre, ceux de Bougainville, d'Alexandre Dumas fils, de Théophile Gautier, de Mürger, etc,—il faut en ajouter une cette année, la tombe de l'Enfant-martyr, au cimetière Saint-Ouen parisien. La petite sépulture est entourée d'une belle grille. A la fin de la journée, la pierre tombale et la grille elle-même étaient enfouies sous les couronnes et les bouquets, hommages touchants des femmes du peuple.

Les tombes des suppliciés, au cimetière d'Ivry-Nouveau, reçoivent également quelques visites de curiosité. Une petite couronne de porcelaine sur le tertre qui marque encore l'emplacement de la sépulture d'Eyraud, un bouquet de violettes à l'endroit où gisent les restes du caporal Géomay.

—Le président de la République est allé le matin, à sept heures quarante-cinq, au Père-Lachaise. M. Félix Faure, qui était seulement accompagné d'un valet de pied, s'est rendu à la sépulture Faure-Garbaut, située derrière le caveau provisoire, où il a déposé une couronne.

—M. Blanc, préfet de police, s'est rendu le matin, à onze heures, au cimetière du Montparnasse pour y saluer les monuments élevés par le Conseil municipal de Paris aux agents de la préfecture de police et aux sapeurs-pompiers de la ville de Paris, morts victimes du devoir.

Le préfet de police était accompagné de M. Laurent, secrétaire général de la préfecture de police, et de M. Pujalet, son cref de cabinet. Il a déposé sur chaque tombeau une couronne ornée d'un ruban tricolore avec l'inscription suivante:

«Hommage du préfet de police.
«1er novembre 1897.»

Le colonel Varigault et le lieutenant-colonel des sapeurs-pompiers accompagnés d'officiers, de sous-officiers et de soldats du régiment, MM. Puibaraud, directeur général des recherches, Touny, directeur de la police municipale, Cocheert, chef de la sûreté, et deux commissaires de police, délégués par leurs collègues, ont reçu le préfet au cimetière.

Devant le monument des agents de la préfecture de police, M. Charles Blanc a prononcé l'allocution suivante:

Messieurs,

En ce jour de deuil, alors que chaque famille vient fleurir ses tombes et honorer ses morts, j'ai tenu, comme chef de cette grande famille de la préfecture de police, à déposer sur ce tombeau l'hommage de notre fraternel souvenir.

Huit des nôtres reposent sous cette pierre, à l'abri du monument élevé par la cité reconnaissante à ses défenseurs morts pour elle.

Vous n'avez pas oublié les circonstances tragiques où vos camarades ont trouvé la mort, frappés à leur poste en soldats du devoir. Inclinez-vous avec moi devant la tombe de ces braves et rappelez-vous que la vraie façon d'honorer leur mémoire, c'est de garder fidèlement les traditions de discipline, de courage et de dévouement qu'ils vous ont léguées et qui constituent, à tous les degrés de la hiérarchie, le glorieux patrimoine de la police parisienne. Je sais, d'ailleurs, que vous resterez fidèles à ces traditions et qu'à l'heure venue vous saurez vous montrer dignes de vos aînés.

Consonnance harmonieuse.

Si une personne à la langue déliée prononçait devant vous ce vocable euphonique: *Hottentotenstotiertrottelmutterattentæterlattengitterwetterkotterbeutelratte*, sa consonnance harmonieuse vous avertirait aussitôt que c'est un mot allemand; et cela est vrai, car il est emprunté à un journal de Dresde, *der Weidmann*, autrement dit *le Chasseur*. Mais vous auriez sans doute plus de peine à en comprendre le sens; il y faut, en effet, toute une explication. Voici.

Le *Weidmann* raconte que, chez les Hottentots, *Hottentoten*, les kangourous, *Beutelratte*, se trouvent en très grand nombre, beaucoup errent dans le pays libres et respectés.

D'autres, moins heureux, sont pris par les chasseurs et enfermés dans des cages, *Kotter*, munies d'une couverture, *Lattengitter*, qui les met à l'abri du mauvais temps. Ces cages s'appllent donc, en allemand, *Lattengitterwetterkotter*, et le kangourou, une fois emprisonné, prend le nom de *Lattengitterwetterkotterbeutelratte*.

Un jour on arrêta un assassin *Attentæter*, qui avait tué une Hottentote, *Hottentotenmutter*, mère de deux enfants hébétés et bègues, *Stottertrottel*. Cette mère, en langue allemande, est désignée par le mot suivant: *Hottenttotensttottertrottelmutter*, d'où il suit que, de son côté, l'assassin prend le nom de *Hottentotenstrottermulterattentæter*.

Le meurtrier fut enfermé dans une cage à kangourou, *Beuterlrattenlatengitterwettkotter*, d'où peu de jours après il réussit à s'évader. Mais, heureusement, il ne tarda pas à retomber dans les mains d'un Hottentot, acharné à le poursuivre, qui se présenta tout joyeux au maire de son village: "—J'ai pris le *Beutelratte*, dit-il.—Lequel? demanda le maire, nous en avons plusieurs. — *L'Attentæterlattengitterwetterkotterbeutelratte*.—De quel *Attentæter* parlez-vous?—De l'*Hottentotenstrottertrottellmultterattentæter*.—Alors vous ne pouviez pas dire tout de suite que vous aviez pris le *Hottentotenstrottertrottelmutterattentæterlattengitterwetterkotterbeutelratte?*" On affirme que le Hottentot s'enfuit épouvanté.

Echos de Partout.

Madagascar.

Par lettre royale insérée au « Diario » le gouvernement portugais vient de ratifier la convention accordant au gouvernement français la faculté de faire atterrir un câble sur le territoire de Moçambique, en un point de la côte voisin du bureau télégraphique de l'Eastern and South African telegraph.

Le Portugal recevra, pour les correspondances télégraphiques orignaires ou à destination de Madagascar, dix centimes par mot, comme taxe terminale ou de transit, pour les télégrammes particuliers, et cinq centimes pour le télégrammes de l'Etat français et de la presse.

La marine ottomane.

On télégraphie de Constantinople au « Times » que, par ordre du palais, le trésor ottoman a ouvert à Londres un crédit de 2 millions 1|2 de francs en faveur du ministre de la marine, pour payer l'embauchage d'ouvriers et d'inspecteurs capables de collaborer aux constructions navales projetées.

Autriche-Hongrie.

Le plus ancien général de l'armée austro-hongroise, le feld-maréchal lieutenant baron Stillfried Rathenitz, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

Il était entré dans l'armée en 1820, avait fait la campagne d'Italie sous Radetzky, en 1848, et avait pris sa retraite en 1859, à la veille de Solferino et de Sadowa.

Italie.

On annonce que le docteur Berger a découvert, dans la bibliothèque du Vatican, une collection de prescriptions et d'ordonnances sur les maladies d'yeux, que Michel-Ange rédigea de sa propre main. On sait qu'il était presque aveugle lorsqu'il mourut et l'on suppose que, dans le courant de sa maladie, il nota les conseils et les instructions de ses médecins.

Le docteur Berger a publié ces documents manuscrits dans leur texte original, c'est-à-dire italien, avec quelques notes en allemand. Ils sont déjà mentionnés par M. Pierre de Nolhac comme formant une addition aux poèmes manuscrits du grand sculpteur.

Les finances hellènes.

Suivant «l'Ephiméris», le gouvernement grec a fixé le budget général des dépenses de l'administration à 65 millions de drachmes. Il a donné ordre aux divers services de réduire toutes les dépenses.

Le ministre de la guerre a déclaré ne pouvoir réduire aucun crédit de son département, mais il propose que quelques services qui en dépendent actuellement, tel celui de la sécurité publique, soient rattachés au ministère de l'intérieur.

Angleterre.

La cour a pris le deuil pour trois semaines à l'occasion de la mort de la duchesse de Teck, qui, par autorisation de la reine, a été ensevelie dans la chrypte de la chapelle Saint-George, à Windsor, où se trouvent déjà vingt sépultures, notamment celles de George III et de la reine Charlotte, du duc d'York qui mourut en 1827, de George IV, de Guillaume IV et de la reine Adelaïde, dè la princesse Charlotte, première femme du roi des Belges Léopold Ier, du duc de Kent, du petit prince Harold de Slesvig-Holstein, du roi de Hanovre, de la duchsse de Brunswick et de la princesse Fredericka. C'est dans ce même caveau que furent déposés provisoirement les restes du prince-consort et du duc d'Albany.

LES COMEDIES —DU— PÈRE-LACHAISE.

I

M. le conservateur du cimetière du Père-Lachaise m'a reçu dans son cabinet encombré de paperasses, écrit un reporter parisien. C'est un digne vieillard jovial et décoré. Il compte trente années de loyaux services; il se trouvait déjà au cimetière comme gardien, lors de la guerre et de la Commune. Il a assisté aux sinistres événements de 1871. Aujourd'hui M. le conservateur jouit en paix de sa situation élevée; il est à l'abri des révolutions; il parle avec sérénité des orages qui agitèrent sa vie. C'est un philosophe. Il a, d'ailleurs, de quoi se distraire. S'il voit entrer beaucoup de morts au Père-Lachaise, il y voit entrer beaucoup plus de vivants, et ceux-ci lui donnent la comédie.

—Oui, monsieur, il s'en passe de drôles dans mon bureau!

Il a posé sa plume sur l'énorme registre où sont consignés les actes d'inhumations. Il s'est calé sur la moleskine de son fauteuil; il a fixé sur moi ses beaux yeux rieurs. Et j'ai compris qu'il allait me faire d'importantes révélations.

Et d'abord il n'est pas satisfait des journalistes. Oh! ces journalistes! Ce sont des gens charmants, mais dont l'imagination bat la campagne. Ils ne savent qu'inventer pour amuser le public. Ils ont créé un tas de légendes qui reparaissent régulièrement, la veille de la Toussaint, et qui sont un tissu d'extravagances.

Ainsi, la "chasse aux lapins"!

Un chroniqueur s'avisa un jour d'affirmer que les hauteurs du Père-Lachaise rentermaient une gareane et que les lapins se laissaient prendre au collet en venant brouter l'herbe des tombes. L'anecdote obtint un succès prodigeux; elle fut désormais acquise à l'histoire. En vain envoya-t on des démentis aux gazettes; ils ne furent pas insérés. D'ailleurs, il plaisait à la foule de croire aux lapins; ces lapins lui semblaient spirituels. Et quand la foule s'est engouée d'une idée, elle n'en démord pas facilement.

M. le conservateur voudrait bien que les lapins fussent massacrés une fois pour toutes et que l'on cessât de s'en occuper.

Et, de même, la princesse russe lui cause de cruels tourments.

Je suis obligé d'avouer à M. le conservateur que je n'ai jamais ouï parler de cette princesse.

Il est stupéfait de mon ignorance.

—Comment! vous ne connaissez pas la princesse russe?

Elle naquit, voilà quelques années, à la troisième page d'un journal boulevardier. On y racontait, en termes mystérieux, dans le style des romans-feuilletons, qu'une grande dame moscovite, immensément riche, s'était fait enterrer au Père-Lachaise. On décrivait son monument, une colonne surmontée d'un dôme polychrome, et sa chapelle dallée de marbres précieux, et son cercueil en cristal de roche. On ajoutait que la princesse avait déposé son testament chezait un notaire de Paris et qu'elle léguait la totalité de sa fortune (environs deux millions de roubles) à la personne de bonne volonté qui consentirait, pendant trois cent soixante-cinq jours et trois cent cent soixante-six nuits, à s'enfermer auprès de son corps, dans la solitude du caveau, et à ne s'en éloigner sous aucun prétexte. La princesse désirait être veillée sans interruption; elle ne s'opposait pas à ce que l'on fit à côté d'elle plantreuse chère, à ce qu'on lût des livres amusants, mais il ne fallait point la quitter d'une seconde.

Elle mettait cette condition expresse à ses libéralités.

Cette fable renouvelés de Scheheazade, fut reproduite un peu partout, en France, en Europe, en Amérique. Eh bien! le croiriez-vous? M. le conservateur a reçu des milliers de lettres lui demandant des renseignements sur la féerique princesse, et s'inquiétant des conditions à remplir pour devenir son héritier. Et l'on continue de lui écrire. Ce matin encore, le courrier lui a apporté deux missives extraordinairement naïves. L'une arrive de Londres, l'autre d'une ville de France. Je ne résiste pas au plaisir de reproduire cette dernière, en respectant l'ortographe et en supprimant la signature:

"Monsieur

"Je vous prierai de bien vouloir me renseigner. Je me suis laissée dire qu'il exister un tombeau d'une princesse au cimetière du Père Lachaise, que cette princesse aurai demander avant de mourire ou par testamant d'être veillée pendant une année moyennant une forte prime, que déjà plusieurs personnes aurai essayé sans réussire. Je vous serai très obligée de bien vouloir me renseigner, et si la chose est réelle de me dire quelle est linstallation pour la personne qui passeree une année dans ce tombeau et quelle sexe. Je vous prie de mexcuser. Je joint un timbre pour la reponce et vous remercie davance.

"Recevez, Monsieur mes salutation.

"Mme G...."

La crédulité humaine n'a pas de limites et les mystificateurs font bien de ne pas se gèner.

II

—Pourtant, a ajouté l'aimable vieillard, les journalistes ont tort de se mettre la cervelle à la torture. La réalité dépasse de cent coudées leurs plus murifiques combinaisons. Ah! si l'un de vous pouvait écouter ce qui se dit, ici même, derrière ces guichets, d'un bout de l'année à l'autre!

Sans trahir le secret professionnel, sans prononcer aucun nom, M. le conservateur a bien voulu m'entr'ouvrir ces secrets d'outre-tombe.

Il a lâché la bride à ses souvenirs. Durant une heure, j'ai vu se dérouler la sarabande des oncles, des neveux, des gendres, des belles mères, des maris consolés, des veuves consolables, la farce des hypocrisies et des cynismes, ayant pour fondement immuable la triste question d'argent. J'ai noté des traits de nature qui eussent fait la joie de Molière.

L'autre hiver, un bourgeois de Paris, partisan de la crémation, amène sa chère moitié pour être incinérée et s'aperçoit qu'il a oublié de faire emplette d'une urne.

—Vous en trouverez à deux pas d'ici, à l'entrée du cimetière, lui dit-on; courez vite et revenez!

Le brave homme s'en va tout grelottant dans son habit noir,—il gelait à pierre fendre. Il "rapplique" au bout d'un quart d'heure, le nez violet, les dents claquant de froid. En pénétrant dans le monument, il sent la bienfaisante chaleur qui rayonne autour du fourneau incandescent. Et, ma foi! il n'y résiste pas.

—Ne pourrais-je me chauffer un peu? demande-t-il d'une voix timide?

On le laisse entrer; il s'approche de l'ardent foyer à l'intérieur duquel rôtit son épouse; son visage se détend, une douce béatitude s'y reflète, et il s'écrie, en se dégourdissant les mains à la flamme:

—C'est bon tout de même!...

Autre scène, formant la contre-partie. Monsieur flambe dans le four; Madame, abîmée dans les larmes, attend que l'opération soit terminée. Elle témoigne le désir d'apercevoir une dernière fois les dépouilles de celui qu'elle a perdu. On lui montre sur la toile d'amiante le résidu de la combustion. Et en apercevant cette poudre blanche comme neige, elle ne peut s'empêcher de laisser voir son admiration. Un mot malheureux lui échappe:

—Curieux! très curieux!.... C'est vraiment un beau produit!

Elle voudrait ressaisir cette parole. Il est trop tard! Le frère du défunt lui a jeté un regard foudroyant. Voilà la guerre allumée dans la famille!

Les haines intestines, les rivalités d'intérêt ou de sentiment n'éclatent nulle part avec plus de violence qu'à l'endroit même où elles devraient s'éteindre, dans la cité de la mort, autour des croix pacificatrices. M. le conservateur du Père-Lachaise est blasé sur ce chapitre. Rien ne l'étonne plus.

Lorsqu'une dame vient lui demander l'autorisation de faire changer la serrure d'une chapelle il sait ce que cela signifie: c'est une belle-mère qui persécute sa bru ou c'est une bru qui taquine sa belle-mère.

—Vous n'irez plus prier sur la tombe de mon fils, madame!

—Qui m'en empêchera?

—Je saurai bien prendre des mesures!

Il y a des mausolées où les clefs et les serrures ont été, de la sorte, enlevées et rétablies dix fois de suite.

III

La rédaction des épitaphes est encore un excellent prétexte à dissentiments. Il suffit d'un adjectif, sur lequel on n'est pas d'accord, pour déchaîner des tempêtes. Souvent l'épitaphe est ridicule, parfois elle est injurieuse; dans les deux cas, l'administration y refuse son visa. Pas plus tard qu'hier, un notable commerçant du quartier des Halles, devenu veuf, demandait l'autorisation de faire graver dans le marbre les deux vers connus:

Ci-gît ma femme!. Ah! qu'elle est bien
Pour son repos et pour le mien!

Il était ravi de ce distique et ne comprenait pas les objection qu'on lui opposait.

—Je vous assure que ma femme en rirait tout comme moi; elle était très-gaie.

A bout d'arguments, il proposa de remplacer la poésie par la prose et d'inscrire sur la tombe cette simple phrase:

A MA FEMME, MORTE LE......
1897. ENFIN!!!

Il se fâcha quand on lui fit remarquer l'inconveenance de cet "*enfin*" et surtout des trois points d'exclamation qui en aggravaient l'impertinence.

D'autres épitaphes sont touchantes à force d'ingénuité.

Celle-ci, par exemple, où se trahit l'effusion d'une âme sensible:

" De ta disparition du milieu
" de nous, pour qui tu étais tout,
" de ta perte inattendue et sou-
" daine, notre beau et pauvre
" chien Ajax est mort de chagrin
" le 31 juillet."

Cette pieuse invocation a désarmé la rigueur de la censure! Le pauvre Ajax aura son épitaphe. Sa mémoire sera immortalisée!...

IV

Ainsi quelques-unes des vertus et presque tous les vices de l'humanité aboutissent au petit bureau de M. le conservateur du Père-Lachaise. L'honorable fonctionnaire m'a cité bien d'autres faits, qui mériteraient d'être portés à la connaissance des moralistes. Un jeune homme vient le trouver et sollicite la permission de retirer un bouquet qu'il a placé, le matin du même jour, sur une fosse. Cette démarche paraît étrange, on exige une explication.

—Mon Dieu, vous allez comprendre! Je dîne en ville ce soir chez une dame à qui je veux porter quelques fleurs. J'ai pensé que mon bouquet était encore assez frais, et comme je n'ai pas beaucoup d'argent....

Ceci peut n'être à la rigueur qu'une étourderie. Mais que dire d'une seconde aventure qui m'a été narrée par M. Charlier-Tahur et qui semble empruntée aux œuvres d'Edgar Poë? Un fils de famille hérite d'un excellent oncle qui lui abandonne tous ses biens. Il l'enterre décemment et se met en devoir de dévorer cette fortune qui lui est tombée du ciel. Au bout de dix ans, n'ayant plus assez d'argent pour acheter un nouveau terrain, il procède à l'exhumation et il fait vendre le cercueil de plomb, où reposaient les ossements de son bienfaiteur! Existe-t-il un plus tragique exemple d'ingratitude?

Tout en devisant, M. le conservateur considère avec attention les visiteurs qui s'acheminent vers les allées solitaires. Il me montre une jeune femme très-élégante, dont l'allure décèle une évidente inquiétude. Elle se retourne, elle revient sur ses pas; elle attend quelqu'un ou bien elle est attendue.

—Je présume, me dit-il, que cette dame ne vient pas ici pour causer avec les morts!....

Et, en effet, l'ami cherché apparait et s'approche.

Elle sourit. Il répond par un regard pénétré. Les deux ombres marchent côte à côte et s'éloignent lentement.

L'amour, comme les roses, fleurit sur les tombes....

MOTS DE LA FIN

Un de nos meilleurs Cent-Kilos et son jeune neveu:

—Allons, mon petit Jean, viens t'asseoir sur mes genoux!
—Peux pas, mon oncle.
—Et pourquoi donc?
—Ton ventre y est déjà...

Petites définitions:

—Qu'est-ce que l'homme?
—Un être pensant.
—Et la femme?
—Un être dé...pensant!

Envoyez un timbre-poste de 3 cents au Dr J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., et vous recevrez la collection de ses belles cartes pour album.

---

pieds ses serments, affolée par une passion adultère, mais toute jeune, pure encore, dans les bois de la Sauvagère, se promenant à son bras, cueillant des fleurs rustiques ou le regardant tracer leurs noms sur l'écorce des hêtres de la Roche-Sanglante.

L'avait-il assez longuement aimée, désirée!

Son image s'était-elle trop prodément gravée dans son cœur, dans sa mémoire, dans ses yeux, pour qu'il pût parvenir à l'en arracher.... jamais!

Et tout à coup il se demanda:

—Quand donc serai-je assez loin d'elle pour ne plus y songer!

Le train filait toujours!

Parfois il passait entre les bâtiments des garres avec un bruit de tonnerre.

Une ou deux fois seulement, il s'arrêta quelques minutes à peine pour reprendre presque aussitôt sa course.

A Rouen, Jean Redon entendit sa fille qui lui murmurait à l'oreille:

—J'ai faim!

Il descendit, acheta des provisions et reprit sa place avec tout un attirail de père nourricier.

Dès lors il se promit de ne plus oublier ses devoirs.

La nuit était venue.

Entre Rouen et le Havre, il s'occupa de sa fille, essaya d'amener un sourire sur ses lèvres et n'y parvint pas.

Un détail l'étonnait surtout.

Malgré sa tristesse, Jeanne n'avait pas une seule fois appelé sa mère.

Elle n'osait pas.

Elle semblait comprendre que c'était un nom qu'elle ne devait plus prononcer, et on aurait pu croire que quelque voix mystérieuse lui donnait le mot de l'énigme et lui révélait le secret de la séparation qui venait de s'accomplir.

Peut-être aussi, à chaque instant, s'attendait-elle à la voire apparaître et à la retrouver.

Qui pourrait se flatter de connaître la pensée de ces jeunes têtes où l'intelligence s'éveille et dont les yeux rêveurs sondent avec inquiétude les mystères d'une vie qui commence?

Ce fut une distraction pour le père que ce repas en wagon qui ressemblait à une dinette et abrégeait le voyage qui lui paraissait si long.

Il s'acheva cependant.

A onze heures et demie, Jean Redon et sa fille se trouvaient sur les quais du Havre, près du bassin des Transatlantiques.

La marée était haute.

L'émigrant avait trouvé à sa descente du train les trois immenses malles bondées d'effets de toute sorte qu'il emportait avec lui.

De même qu'il avait déposé à la gare du Nord le trousseau destiné à sa plus jeune fille, il s'était acheté tout un bagage nouveau pour une existence nouvelle et il allait prendre passage sur le paquebot *la Ville-du-Havre* que le remorqueur s'apprêtait déjà à conduire hors du port.

Par cette belle nuit d'été, une foule compacte s'entassait sur les jetées pour assister à la sortie de l'immense steamer.

Jean Redon, sa fille dans ses bras, franchit la passerelle et se trouva sur le pont du transatlantique.

L'enfant l'interrogeait avec plus d'angoisse que jamais de ses grands yeux qui plongeaient dans les siens, mais ce n'étaient plus des larmes qu'il y avait dans ce regard d'enfant, c'était de la fièvre.

Et le père gardait le silence.

Qu'aurait-il pu dire à cette fille trop jeune encore pour le comprendre?

Les sirènes mugirent.

L'énorme bâtiment vira sur lui-même précédé du remorqueur qui semblait un canot près d'une frégate à trois ponts.

C'est toujours un spectacle grandiose que celui de ces géants de la mer qui vont se lancer dans l'espace et se trouver entre le ciel et l'eau pendant une traversée de milliers de lieues.

Les cœurs se serrent; les mouchoirs s'agitent; les derniers baisers s'échangent à distance; ceux qui restent saluent ceux qui partent et parfois les plaignent ou les envient.

Il est de cruelles séparations!

Il n'en était certes pas de plus émouvante que celle qui étreignait ce cœur d'homme et ce cœur d'enfant.

Nul ami ne les saluait de son mouchoir dans eette foule massée sous la lueur des phares, en face de l'immensité qui s'étendait devant eux.

Tout à coup une détonation retentit, sèche et stridente.

Le canon du bateau saluait la terre qu'il ne devait plus revoir pendant huit longs jours.

Alors, débarrassé de ses entraves, séparé de son remorqueur, le colosse prit pour ainsi dire son essor.

Ses puissantes machines lancèrent un jet de vapeur brûlante en soufflant comme des êtres animés, et peu à peu sa vitesse s'accéléra.

Il s'enfonça dans cette plaine qu'il fendait avec majesté et dans les ténèbree qui s'épaississaient autour de lui.

Bientôt les lumières de la côte et les clartés des phares s'éteignirent et l'enfant, qui jusque-là avait résisté à sa douleur ou peut-être conservé un reste d'espérance, éclata en sanglots et se jeta au cou de son père en lui disant dans son langage:

—Ma mère, où est-elle? Je la veux!

Et, grave, d'une voix ferme, il répondit:

—Sois courageuse....Nous ne la reverrons plus.... Elle est morte!

Le lendemain, au moment où, après une nuit de pleur et de désolation, Thérèse agitée des plus sombres pressentiments, espérait encore quelque nouvelle, le retour de son mari ou de ses enfants, sa bonne entra dans la chambre dont le lit n'avait pas même été défait et dit:

—Madame, c'est le facteur.

—Qu'il rentre!

C'était en effet l'homme de la poste chargé des valeurs.

Il apportait à la jeune femme une lettre fermée de cinq cachets noirs et ornée de cette suscription.

"Valeur dix mille francs."

Elle reconnut l'écriture de son mari et signa.

L'homme s'en alla.

Restée seule, Thérèse ouvrit ce pli funèbre.

Il contenait en effet dix billets de mille francs.

Ils étaient accompagnés de cette courte lettre datée de Paris et mise à la poste la veille par Jean Redon avant son départ:

"Thérèse,
"Je vous ai bien aimée.
"Je vous aime encore.
"C'est ce qui m'oblige à prend-
"re la fuite et à m'expatrier.
"J'ai peur d'être lâché en face
"de vous et de faillir aux de-
"voirs que votre trahison m'im-
"pose.
"Je pars donc!
"J'emmène dans ma fuite
"les deux enfants qui portent
"mon nom.
"A moins d'un miracle, vous
"ne les reverrez jamais.
"Ne craignez rien pour elles.
"Il en est une peut-être que je
"devrais haïr.
"Je ne suis pas fait pour la
haine.
"Je me sens pour elle que de
"la tendresse et de l'amitié.
"Vous serez trop heureuse si
"je vous les laissais!
"Je veux que vous souffriez
"une partie de ce que je souffre
"moi-même en m'éloignant pour
"jamais de ce que j'adorais....
"et de ce que je suis assez fai-
"ble pour adorer encore!
"Je vais vers l'inconnu!
"Qu'y trouverai-je?
"Dieu seul le sait....
"Adieu pour toujours.
"Je dirai seulement à vos en-
"fants que vous n'êtes plus!
"Je vous aime et je vous mau-
"dis!
"JEAN REDON."

Elle étouffait.

Elle porta la main à sa poitrine et murmura:

—Jeanne!.... Raymonde!.... Mes filles, mes enfants, mon Dieu!

Et elle glissa mollement, évanouie sur le parquet.

XII

CHOSES D'A CÔTÉ.

Il ne manque point, par le monde, de gens qui se [illegible] sent du malheu[illegible]

[illegible]

ment cette importante fraction du genre humain.

Mais cet être bilieux, à la peau flasque des types mal nourris et d'un sang malsain, aux poils jaunes, avait son excuse: le besoin!

Quand il rentrait aux heures des repas, lui, presque fonctionnaire, tenu à un certain décorum, forcé de s'acheter de temps à autre un paletot neuf, un pantalon, du linge et un chapeau pour se faire "présentable" et qu'ensuite, dans son logement du cinquième, étroit, mesquin, mal meublé, toujours avec ce clinquant déplorable qui veut paraître, il trouvait une femme chétive et trois rejetons des deux sexes plus chétifs encore, il avait presque le droit de s'insurger contre la sotte carrière où le hasard l'avait jeté et les favoris qui le privaient d'un avancement auquel l'employé le plus stupide et le plus incapable se croit tous les titres.

Et Lorieux n'était ni l'un ni l'autre.

A continuer.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN, CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for Mrs. Winslow's Soothing Syrup, and take no other kind. Twenty-five Cents a bottle.